

Florence Tholozan

# La Chinoise du tableau

Roman

M+ ÉDITIONS  
5, place Puvis de Chavannes  
69006 Lyon  
[mpluseditions.fr](http://mpluseditions.fr)

*À Clarence, Grégoire, Emma  
À tous ceux que j'aime, ils se reconnaîtront*

## PROLOGUE

*Personne ne sait encore si tout ne vit que pour mourir  
ou ne meurt que pour renaître.*

Marguerite Yourcenar

Province du Guangxi, Sud-est de la Chine

24 août 1907

Shushan

Tout le monde me connaît aux alentours.

Cependant, il serait plus exact de dire que l'on croit me connaître. On me rencontre quotidiennement, on m'adresse la parole, on me sourit... Néanmoins personne ne sait l'essentiel, jusqu'à mon nom de naissance. Nul n'imagine qui je suis en réalité. Ceux qui m'appellent Shushan sont les rares survivants d'une lointaine époque où je n'étais qu'une petite fille. Ils se comptent dorénavant sur les doigts de la main.

Pour tous, jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants, peu importe, je suis la « passeuse d'offrandes ». Voilà comment on me nomme dans mon village natal, « passeuse d'offrandes ».

Voyez-vous, c'est à mon aïeule que je dois ce titre distinctif. Elle le tenait de sa propre mère, qui le tenait de la sienne et ainsi de suite, depuis toujours. Vraisemblablement à partir de la date mémorable où la valeureuse guerrière Shasui a sauvé son peuple – mes ancêtres – en l'incitant à s'exiler dans les montagnes afin de fuir ses ennemis. Acte plein de sagesse, qui lui a valu, par ailleurs, d'être glorifiée telle une éminente prophétesse aux pouvoirs divins.

Lorsqu'un beau jour j'ai quitté l'âge tendre et gagné celui de raison, mon honorable *Waipo*, ma grand-mère comme l'on dit ici, m'a transmis ce que l'on pourrait appeler un don, mais qui, je l'avoue, est à la portée de tout un chacun, pourvu qu'il sache lier son mental aux essences de la vie. Oh, ce n'est pas difficile, avec de l'entraînement. Ne voyez là aucune sorcellerie. Pour votre gouverne, cette aptitude ne m'est pas tombée dessus. On ne m'a pas jeté un sort en marmonnant une

formule magique ; non, elle a nécessité un dur apprentissage, auquel j'ai dû me plier chaque soir, sans exception.

Je me suis donc exercée, lune après lune, à concentrer mon énergie de manière à ce que celle-ci soit en osmose avec mon environnement.

Je n'en ai jamais parlé. Oh que non ! Jamais.

Selon les habitants de mon pays, aux abords de la bourgade de Yangshuo, je suis uniquement l'élue qui dépose, dans des gestes gracieux et ritualisés, les huit offrandes destinées à célébrer la déesse-mère Sheng Mu. Les braves gens espèrent, en contrepartie, qu'elle éloignera la maladie, que le futur bébé sera un garçon bien portant, que les récoltes de riz seront généreuses et les moussons relativement clémentes. Ils s'attendent à ce que ces dons apaisent les démons, tout en honorant les anciens.

Je suis un lien entre les esprits mystiques et protecteurs de la nature (c'est à dire, les âmes du pont et du fleuve, mais également celles de la haute cime, du foyer, de la prairie, de la colline bleue ou du chemin...) et les hommes et femmes de cette contrée qui m'a vue naître et qui m'a tant donné.

Ils ignorent toutefois – y compris Lao Dong Baoqiang, mon époux – que je peux m'adresser, aussi surprenant que cela puisse paraître, à l'ensemble des créatures et créations de notre vénérable Terre ; les humains et les animaux, ainsi que les végétaux et la matière.

Puisque tout est énergie. Puisque tout n'est qu'énergie.

Rien n'est plus simple, en l'occurrence, il suffit que mes mains établissent un contact, que ce que je touche soit réceptif et laisse circuler entre nous la puissance du *qi*. Nos souffles se mêlent alors, et se fondent.

Un jour, tandis que nous étions confortablement installées à l'ombre, le dos appuyé contre les racines noueuses du grand

arbre sacré, ma vieille *waipo* m'a mise en garde de ne pas abuser de cette disposition mentale si durement acquise, ma force diminuant à chaque fusion. Bigre ! Il n'en avait pas fallu plus pour me terroriser.

C'est pourquoi je n'ai eu de cesse d'éviter de saisir ce qui m'entourait, tout en basculant simultanément dans un état caractéristique, proche de la transe.

Nul n'a jamais rien su. Nul n'en saura jamais rien.

Exception faite de ces inconnus qui ont croisé ma route, un couple de *laowai* – nous appelons ainsi les étrangers, nous autres Chinois.

J'emporterai mon secret dans la tombe, moi qui n'ai pas eu de descendance féminine. À vrai dire, je me demande si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Je n'en sais fichtre rien, en vérité. Non, vraiment, ce don n'était pas pour moi.

Aussi, je me suis contentée d'exécuter les tâches qui m'avaient été assignées.

À savoir : apporter les différentes offrandes – j'entends par là les eaux désaltérantes, lustrales et parfumées, les fleurs, de même que l'encens, la lumière prisonnière de la petite lampe à huile, sans oublier la nourriture et la clochette pour la musique. Puis veiller à ce que le *qi* circule dans l'intervalle qui nous sépare, elles et moi. Les mettre sur l'autel, devant le moulin à prières du temple. Et enfin frapper le gong suspendu. La dernière étape est celle que je préfère. Les vibrations du son profond et soutenu parcourent mon corps, me ressourçant d'une vitalité protectrice.

La suite incombe aux moines. Drapés d'une robe carmin, le crâne rasé en signe de détachement, ils se chargent de répandre les paroles sacrées à tous les vents. Pour ce faire, ils tournent, dans le sens des aiguilles d'une montre et de la main droite, les cylindres alignés, de sorte que les mantras calligraphiés qu'ils contiennent soient correctement disséminés. La subtile fumée

de la résine contribuant à faciliter l'ascension vers les cieux.

Sachez que sélectionner les offrandes requiert beaucoup de virtuosité. J'ai une prédilection pour les fleurs de frangipanier. Je les utilise fraîches ou sèches, c'est selon. Elles sont ravissantes, n'est-ce pas, avec leurs pétales divinement agencés, leur texture soyeuse et leur douce courbure qui suggère une volute d'une attendrissante ingénuité... Immanquablement, je ressens une émotion singulière à la vue de leur délicatesse qui contraste avec leur fragrance puissante et envoûtante. J'affectionne les blanches au cœur teinté de jaune. Leur odeur spécifique véhicule dans son sillage des accents d'amande, mêlés à d'insoupçonnables notes de vanille.

Vous voyez, tant s'en faut, que ces obligations ne sont pas déplaisantes. Et vous pouvez constater que le rôle pour lequel j'ai été choisie est si commode qu'un enfant le tiendrait aisément. Il n'empêche que je m'y suis employée avec sérieux et application tout au long de mon existence.

Pour sûr, cette situation me procure un statut particulier. On vient quérir des conseils, s'épancher. En retour, je bénéficie de certains avantages. On ne s'invite guère les mains vides. On me remercie généreusement en m'offrant de la saumure de poisson et du riz gluant ; à l'occasion, on m'apporte des cagettes de champignons noirs ou de tubercules de taro, parfois de goyaves bien mûres ou de kakis. Il arrive que l'on me prépare des tourtes au porc laqué ou que l'on me fournisse des paniers de pousses de bambou.

Ceci me donne une raison d'être et j'en suis satisfaite. En conséquence l'ordinaire s'en trouve amélioré, ce qui n'est pas négligeable, je vous l'avoue.

J'ai donc grandi, je me suis mariée et j'ai eu mes enfants, comme tout le monde. Ainsi s'est déroulée mon humble destinée, au sein d'un hameau perché et figé dans le temps. Ce dernier est idéalement situé, entre les doux méandres de deux

fleuves, sur les rives verdoyantes de rizières terrassées et supplantées de sommets arrondis, vertigineusement naïfs.

D'où que l'on soit, dans la campagne environnante qui surplombe ma maison, on finit par apercevoir *la tour du tambour* dont nous sommes fiers. Il faut souligner qu'elle s'élève à près de vingt-et-un mètres de hauteur au milieu de notre merveilleuse vallée. Si bien que l'*arbre de la vie et de la chance*, un camphrier majestueux qui se dresse à l'entrée de la pagode, ne peut rivaliser, malgré l'étendue de sa ramure. *Le pont du vent et de la pluie* réclame quelques réparations, mais cela ne retire rien à son immense beauté, avec ses tourelles aux toitures harmonieusement recourbées. Il nous relie au vaste empire et célèbre, autant qu'il se doit, l'esprit qui habite les cours d'eau.

Nous sommes restés des millénaires en marge de la Chine, nous autres, vous savez. Nos coutumes ancestrales n'ont guère évolué.

Nous sommes heureux, mon vieux mari et moi, au crépuscule de nos jours, dans notre belle région reculée. Nous avons élevé tant bien que mal nos trois fils. Nous sommes maintenant des grands-parents comblés.

Le quotidien des paysans n'est pas facile. Grâce au ciel, il nous a été possible d'acheter un buffle. Les terribles périodes de sécheresses, d'inondations, d'épidémies et de disettes causées par les sauterelles, n'ont pas réussi à nous décourager. Régulièrement, la malédiction arrivait au moment de la moisson. Quel malheur ! Une période entière de labeur anéantie. Malgré tout, la fortune était de notre côté, car nous n'avons guère manqué de riz même s'il n'y a pas toujours eu de chou pour l'agrémenter. Il serait ingrat de se lamenter.

Nous habitons une demeure traditionnelle, dotée d'un séchoir et d'un grenier. J'en suis si fière ! Elle est entièrement réalisée en bois, à l'instar de celles des environs, et possède des balcons et des balustrades d'où pendent, pour sécher, les



piments, les épis de maïs et les pans de tissu indigo tout juste teints. Elle est jolie, ma foi. Nous y vivons paisiblement, en accord avec la nature. Les bêtes sont libres d'aller et venir.

Ici, nous nous entraïdons. Les vieilles dont je fais partie s'occupent des plus petits. Elles nourrissent les poules et les canards, tirent les seaux du puits. Elles filent le coton, également, tissent, cousent et brodent les costumes des fêtes. Ce sont elles aussi qui soignent, qui cuisinent, lavent le linge au ruisseau, ravitaillent le bétail, ramassent des fagots, déterrent les racines... Les jeunes femmes aident aux champs, repiquent, coupent et battent le riz. Les hommes chassent, pêchent et construisent. Ils sont de remarquables bâtisseurs, vous savez. Ce sont eux qui vont au marché, quand les récoltes ont été généreuses. Et le matin, les habitants partent ramasser l'herbe des vaches en famille. Le terrain se révèle farouche chez nous, il faut l'apprivoiser.

Voyez, l'atmosphère est bienveillante. Chacun a un rôle à tenir, chacun a sa place.

Les conflits sont peu fréquents et s'apaisent vite. Il ne serait pas dans notre intérêt de nous quereller : nous avons besoin les uns des autres. Isolés de toute civilisation, nous subsistons en quasi autarcie et cela nous rend dépendants de la communauté que nous formons. Sûr que cet état de fait nous oblige à nous respecter afin que règne une bonne entente. Il en va de notre survie, nous n'avons pas le choix, pour ne rien vous cacher.

Je m'aventure encore sur la rivière à l'aide de ma barque. Je suis habituée, n'ayez crainte. Elle est rudement pratique. Je cueille les lentilles d'eau, pour donner aux cochons. Qui le ferait sinon ? Je ne déteste pas me sentir en osmose avec le dragon du fleuve. Je passe le temps. Une multitude d'actions apprises dès l'enfance, reproduites et inlassablement répétées chaque jour. Une vie tranquille et agréable ; modeste, me diriez-vous ; emplie de plaisirs simples et dépourvue de véritables surprises – les changements les plus importants étant

liés aux saisons et aux festivités, ainsi qu'aux mariages, naissances et décès, j'entends. Les choses sont réglées selon un ordre réconfortant. Immuable. Une existence calme et paisible, sans rien qui puisse fournir matière à se faire du souci...

Prévisible donc. Prévisible.

Jusqu'à ce matin d'été, où il m'a été donné d'accomplir ce don si troublant que j'ai reçu en héritage.

Depuis, rien n'est plus comme avant.

Oh, mes journées se ressemblent, avec les mêmes besognes quotidiennes !

Mis à part que désormais, je sais.

Je sais que j'appartiens à un tout. Je sais que je suis, moi aussi, cette énergie fluide qui régit le cosmos et qui réunit les êtres.

Ce matin-là, je me suis perdue dans une kyrielle d'étoiles scintillantes... Je me suis oubliée parmi ces milliers de minuscules paillettes lumineuses suspendues au profond firmament, concentrant en moi l'espace et le temps, en un céleste infini.

Un infini abyssal.

L'univers tout entier m'a ouvert ses portes et j'ai été émue par ce que j'y ai vu.

J'en suis bouleversée, voyez-vous. Irrémédiablement.

Mais qui ne le serait pas ?

## PREMIÈRE PARTIE

*Une vie, tu sais, Fanette, c'est juste deux ou trois occasions à  
ne pas laisser passer. Ça se joue à ça, ma jolie, une vie !  
Rien de plus.*

**Michel Bussi,**  
Nymphéas noirs

Paris, Porte des Lilas

18 août 2001

Elle

Elle le voit. Elle descend du wagon du métro. Il monte. Elle se retourne, la porte se referme. Il la regarde, debout derrière la vitre ; elle le regarde aussi.

Un instant qui s'étire, isolé, en suspens hors du temps. Gravé.

Pourtant, moins de dix secondes plus tard, le train est reparti, avalé par le noir du tunnel.

Persistance rétinienne. Son image est imprimée. Des yeux bleu-vert en amande, un peu enfoncés sous des sourcils broussailleux ; la figure plutôt triangulaire, avec des pommettes hautes et le teint clair, des taches de rousseur, discrètes, des cheveux bruns, pas trop courts et en bataille. Souvenir précis de son allure, de ses épaules larges, de son odeur, un parfum iodé, légèrement douceâtre... De son regard surtout. Profond. Un beau ténébreux...

Mais déjà les contours deviennent flous, veulent s'effacer, qu'importe les efforts pour les retenir. Elle lutte. Ils s'éloignent, hélas, happés par le bout du quai, dissous à l'intérieur du blanc de la faïence des voûtes carrelées.

Remonter à la surface, retrouver sa place dans la turbulence de la vie, un pincement au cœur qui persiste, celui de l'avoir perdu, *lui*. Respirer l'air libre et poursuivre sa journée. Se laisser enrober par la chaleur étouffante d'un Paris au mois d'août avec ses senteurs de bitume fondu, et n'y prêter aucune attention. Marcher sans distinguer grand-chose, alors que le bel inconnu du métro ne cesse de s'interposer par bribes, au milieu des pensées les plus impénétrables. Croiser des gens et chercher des ressemblances afin de préciser une réminiscence

qui pourrait bien finir par s'évaporer complètement. Se rendre à l'évidence qu'il n'est absolument pas possible de reconstituer son portrait, que ce qu'il en reste est cruellement fuyant, parfaitement insaisissable : il paraît, presque, vous narguer.

Se dire qu'on le reconnaîtrait entre mille, ce visage entraperçu pendant quelques infimes moments de rien du tout...

Reprendre le cours de l'existence, la tête ailleurs. Échafauder des scénarios dans lesquels on joue avec lui le premier rôle. Imaginer un prénom qui serait le sien et ne pas en trouver un seul qui convienne. Se présenter, comme prévu, à son déjeuner professionnel, néanmoins... un vide au creux du ventre. Un vide aussi grand que ce Paris qui est parti en vacances. Le cœur amputé, dans une ville désertée.

Et s'avouer que l'on est vraiment pathétique.

Affligeant.

Paris, Pont d'Iéna  
3 décembre 2001

Lui

Il descend du bus 72. Petite bousculade. Chacun est pressé. À trois semaines de Noël, l'euphorie est palpable. Il pense qu'il va falloir qu'il s'occupe sérieusement de remplir sa hotte de cadeaux. Il déborde de travail. Quatre mois qu'il est charrette. C'est-à-dire qu'il doit tout boucler avant les fêtes. L'agitation sur les boulevards indique que le compte à rebours a bel et bien débuté. Avec la complicité de ses frères et sœurs, il a pu intercepter les lettres que ses neveux et nièces ont adressées au sacré vieux bonhomme rouge, à la bedaine généreuse et à la longue barbe blanche. Par contre, pour les adultes... c'est en passe d'être le même casse-tête chinois que chaque année. Eventuellement une bouillotte sèche garnie de noyaux de cerises pour sa mère qui souffre de torticolis, ou un diffuseur d'huiles essentielles... oui, pourquoi pas... et pour sa sœur Éline... un massage. À voir. Rémi... euh...

Il soupire, puis lève le nez, comme si l'inspiration pouvait tomber d'en haut. Il constate que le ciel a pris une teinte laiteuse. La neige n'est pas loin. Il redresse son col : le froid est piquant.

*Une intuition ?*

Il se retourne.

*C'est elle.*

Il s'immobilise sur la voie. Concert de klaxons. Il ne bouge pas d'un pouce ; il la suit du regard. Elle se déplace dans le couloir du bus dont il vient à peine de sortir, en quête d'un siège disponible. Elle s'assoit du côté droit, range son sac sur ses genoux, pensive. Soudain elle le voit, elle se fige, elle le reconnaît, elle le boit des yeux.

*Une chance sur combien de la rencontrer une deuxième fois ?*

Le car se remet en branle, dans le grondement sourd du moteur et le couinement des portes qui se referment simultanément. Leurs regards s'accrochent, cependant que le 72 avance. Le jeune homme commence à marcher. Elle pivote afin de ne pas le perdre de vue tandis que le bus s'éloigne. Il hâte le pas de plus en plus vite. Il court en direction du prochain arrêt. Il ne décide pas, il ne réfléchit pas, il agit.

*La revoir.*

Hors d'haleine, il arrive au bout de l'avenue. Il aperçoit le véhicule immobile, les personnes qui descendent se mêlant à celles qui montent. Il accélère.

*Descends, s'il te plaît. Descends !*

Il n'a jamais cru aux signes, au destin, ni à ce genre de choses... Il est très cartésien : c'est le hasard qui construit notre chemin. Point. Il s'impose et ensuite on compose. Rien n'est écrit. L'idée que les événements ne manqueraient pas de se produire quelles que soient nos décisions, le gêne profondément. Tout espoir d'échapper à la fatalité serait vain. Des marionnettes. Voilà ce que nous serions. De misérables polichinelles égarés dans une aventure fantoche. Non, il n'y croit pas une seconde. Comment concevoir qu'une entité puisse tirer les ficelles selon un scénario immuable ? Foutaises. Et notre propre liberté ? Nous ne serions responsables de rien ? Il se dit que quoi que l'on fasse, on a peu de contrôle. Que l'on est suffisamment mobilisé pour s'adapter et se maintenir à flot sans boire trop de tasses. Que si nos options sont restreintes, on en choisit tout de même une poignée et que c'est leur enchaînement qui forme notre vie. Le tout étant de les sélectionner judicieusement... Et oui... Et que ça, c'est pas gagné.

*Il est des phénomènes qui échappent à la raison.*

Il s'octroie une courte pause, recourbé, les mains à plat sur ses cuisses. L'air glacial brûle ses poumons.

*On a l'impression que l'on a le choix. Une impression, seulement.*

Le bus repart. Les gens se dispersent en étoile. Il ne fait pas bon traîner, par un temps pareil. Sauf elle. Figée. Elle le cherche. Elle le voit. Elle se dirige vers lui, maintenant. Il sent son cœur battre dans ses tempes.

*Prendre le risque de se mettre en danger. Et si c'était cela, aimer ?*

Mais il l'aime déjà, sa chevelure aux reflets blond-doré qui suit son mouvement en cadence. Et aussi sa silhouette gracile, élancée, son port de tête altier, trahissant une mobilité, une amplitude et une aisance acquises par des années de pas d'entrechats, d'arabesques et de pirouettes, dans la discipline des ballets de danse classique. Sa démarche aérienne est décidée.

Leurs regards se rejoignent et elle ralentit. Puis s'arrête. Ils se retrouvent en face l'un de l'autre, immobiles. Si près qu'il respire son odeur, un parfum vanillé de fleurs raffinées, soulignant son élégance naturelle, la fraîcheur de son teint lumineux, avec juste ce qu'il faut de maquillage pour ombrer d'un gris perle ses paupières.

Il noie ses yeux dans les siens, pétillants et chaleureux, couleur vert foncé. Un visage inconnu et familier à la fois. Rassurant.

Il lui semble l'avoir connue un jour, ou depuis toujours et la découvrir à nouveau.

Il la fixe, prisonnier de profondeurs insondables.

Il sait que c'est là qu'il doit être. À ce moment précis. Exactement.

Une vague de quiétude le submerge. Et avec elle un sentiment magnifique que tout est désormais envisageable.

Instant de grâce.



Paris, Pont d'Iéna

3 décembre 2001

Guillaume

Comme si nous nous connaissions depuis la nuit des temps, nous nous sourions, je lui prends le bras et nous marchons au hasard des rues, tout naturellement, sans parler, conscients de la fragilité de l'instant.

Son long manteau en daim doublé de fourrure, bouge au même rythme que nous, tel un drapeau flottant dans le vent autour de ses bottes cavalières, assorties à son sac. Seuls nos silences se font la conversation, ponctués par le bruit de nos pas. Ceux-ci nous guident au fond d'un passage étroit et humide, couvert de vieux pavés irréguliers. De là nous nous engouffrons sous un porche qui abrite un improbable salon de thé.

« Le septième tibétain » lit-on sur l'enseigne aux lettres dorées de la devanture carmin, en bois laqué. D'une question muette, je désigne l'établissement. En guise de réponse, elle m'y entraîne et pousse la porte. Nous entrons.

Chaleur et ambiance cossue. Un véritable musée. De riches tapis persans au sol, des cadres dorés aux murs, figurant aussi bien des paysages de mer couverts de ciels bas et gris, que des natures mortes et des aquarelles. Mais également, une multitude de lampes posées sur des tables d'antiquaire dépareillées qui diffusent une lumière pourpre, ainsi que des buffets envahis de vases, de statuettes et d'objets anciens. Sur les étagères : des livres reliés de cuir. Par terre, un immense Bouddha assis, en porcelaine craquelée turquoise, nous accueille. Le plafond voûté de la pièce est paré de parasols balinais. Des breloques en métal martelé ont été accrochées à leurs baleines exotiques. Un élégant désordre. Une caverne d'Ali Baba.

Elle abandonne son sac caramel au pied de la chaise, ôte sa pelisse soyeuse et l'installe sur le dossier. Lentement, elle déroule son écharpe de laine et s'assoit. On se dévore des yeux. Et toujours ce silence. Serein. Rare.

*D'où me vient cette certitude de la connaître ?*

La musique, chuchotant à l'oreille de l'âme la douceur de la vie qui s'allonge à n'en plus finir, nous envahit d'un murmure aux effluves d'ailleurs. La mélodie, prodigieuse incitation à l'apaisement, nous plonge au cœur de nos émotions. Les clochettes d'une percussion tibétaine apportent régulièrement une touche métallique.

Le serveur, barbu et charpenté, nous présente les cartes, précise que la maison est actuellement en rupture de *Brume de lune* et s'éloigne à pas feutrés.

Je m'efforce de déchiffrer. Les lignes ondulent. Je tourne des pages auxquelles mon esprit ne se fixe pas. Elle agit de même.

– Avez-vous fait votre choix ?

Pris de court, je m'entends commander au quart de tour :

– Un *thé vert à la rose* pour mademoiselle et un *thé*... euh... (je précipite mon regard n'importe où sur la page)... un *thé du hammam* pour moi.

Je réalise ce que j'ai dit, quand à ces mots elle relève brusquement la tête et me scrute avec des billes écarquillées. Je bredouille, sentant le rouge me monter au visage :

– Pardon, euh, désolé, vraiment... je... si vous le voulez bien... euh... on va la refaire... qu'avez-vous choisi ?

Elle met une éternité à répondre. Je suis figé, suspendu à ses lèvres.

*Qu'est-ce que j'ai dans le crâne, bon sang !*

– Ce sera un *thé vert à la rose* pour moi et un *thé du hammam* pour monsieur, s'il vous plaît, annonce-t-elle finalement, en ne me quittant pas des yeux, l'air déconcerté.

Un soupir de soulagement m'échappe. Elle sourit, troublée. Je lui rends son sourire.

– Formidable sélection, conclut le garçon de salle d'un certain âge, un peu cabotin sur les bords, semblant déguisé avec son costume de belle facture. Puis-je vous suggérer un assortiment de petites friandises libanaises ?

J'acquiesce sans réfléchir, afin de dissiper complètement le malaise.

Et là, elle me parle.

*Sa voix.*

Douce. Calme.

*Elle est sereine. Je suis tétanisé sur mon siège.*

– Heureuse de te revoir.

– Enchanté de faire enfin ta connaissance.

Et, tout à coup, en me tendant la main :

– Mélisende Forinelli, on m'appelle Mel.

– Guillaume Calvin, dis-je en saisissant ses doigts, pour ne plus les lâcher.

Un éclair malicieux illumine ses prunelles lorsqu'elle ajoute, en me laissant sa main :

– Je ne bois que du thé à la rose, en vérité !

Nous rions. Je fonds à la vue des fossettes qui se dessinent sur ses joues, lesquelles ont sensiblement rosé.

Notre serveur aux manières affectées, invariablement guindé, revient avec un plateau décoré de fleurs de cerisier d'un vert pâle. Le service à thé est finement orné de motifs japonais aux tons pastel, mauve et bleu ciel.

Précautionneusement, le garçon – car c'est ainsi qu'on les nomme même s'ils ont largement dépassé la cinquantaine – verse de très haut les liqueurs ambrées. Il dispose ensuite, au centre de la table, une assiette de pâtisseries noyées sous le

miel et les graines de sésame, nous souhaite une excellente dégustation et s'incline.

Alors, elle retire sa main encore dans la mienne et, pensive, s'empare d'un sucre. Machinalement, elle le partage en deux morceaux et en met un à l'intérieur de ma tasse, puis, sans relever la tête, elle replace l'autre dans le sucrier.

– Oups ! fait-elle, cachant sa bouche de la paume, les yeux agrandis.

– Oh non, au contraire ! Merci beaucoup ! Je n'en prends qu'un demi. Impeccable !

Elle porte la boisson à ses lèvres, effleure la surface brûlante et en absorbe une minuscule gorgée. Je la regarde, sidéré, et je balbutie :

– Mais, vous... vous ne sucrez pas votre thé ?

– Non, jamais.